

veut tout bouleverser dans la religion. On ne veut rien examiner ni discuter sérieusement, et l'on rejette toutes les meilleures raisons en disant que la machine, ayant bien fonctionné dans le passé, fonctionnera bien encore telle qu'elle est dans l'avenir. " Nos pères étaient sages, dit-on ; n'allons pas contre leurs traditions. " Les Scribes et les Pharisiens faisaient justement les mêmes observations à Notre-Seigneur qui leur répondit : " Mais pourquoi transgressez-vous les préceptes divins à cause de vos traditions ? "

En face de vérités trop évidentes pour qu'ils puissent les nier, nos routiniers, désireux de se débarrasser des devoirs qu'elles imposent, s'ingénient à les plier dans leur sens autant que possible, à les diminuer, à les amoindrir, et, s'ils ne le peuvent pas, ils en appellent à la paix qui va être troublée, à la charité qui va être blessée, si ces vérités sont proclamées trop haut et finissent par amener des modifications dans les rouages de la machine. Dès lors, ils n'ont plus à cœur qu'une chose : ensevelir dans le silence et l'oubli les vérités importunes qui dérangeraient leur petit ménage et leurs petites affaires, et ils s'appliquent à cela avec autant de zèle que s'ils travaillaient réellement pour la plus grande gloire de Dieu. Ils ont des approbateurs et des imitateurs. *Cæci sunt et duces cæcorum* : ils sont aveugles et conduisent des aveugles.

Dans ce siècle de progrès où l'on répète sans cesse qu'il faut se débarrasser des vieilleries ridicules d'un autre âge, il n'y a qu'un épanouissement qu'on redoute, le seul nécessaire pourtant, l'épanouissement de la vérité pleine et entière. Plus on retient cette vérité captive et plus on marche dans les ténèbres en se heurtant contre des blocs de matière, plus on est convaincu qu'on mène les affaires habilement. Hélas ! si l'on redoute tant que la lumière se fasse, c'est que les œuvres qu'elle doit éclairer sont condamnables. *Dixerunt homines mugiis tenebras quam lucem, erant enim eorum opera nulla* ; parce que leurs œuvres étaient mauvaises, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, dit l'apôtre St. Jean. Ce texte mérite d'être sérieusement et profondément médité.

Les préjugés contribuent aussi puissamment que la routine à faire régner le modérantisme et à le perpétuer. On rencontre des hommes dont la tête est si singulièrement construite qu'il suffit qu'une doctrine soit enseignée par une école franchement catholique pour qu'ils la rejettent et passent aussitôt condamnation sur elle. A les entendre, à les voir agir, on dirait qu'ils ont la haine instinctive de la vérité. A quoi cela tient-il ? Aux préjugés. Ils ont accepté de confiance les injustes et très-fausse appréciations qu'un auteur ou qu'un interlocuteur de mauvaise foi leur a données de certains écrivains, catholiques dévoués et instruits, et, appuyés sur ce fondement, très-peu solide en soi, ils ne veulent plus bouger. Crédules jusqu'à la simplicité tout d'abord, ils deviennent têtus à désespérer, car l'amour-propre leur a logé cette idée dans le cerveau, qu'ils se sont fait eux-mêmes leur opinion et qu'elle est des mieux motivées. De l'aversion qu'ils ont conçue pour ces écrivains et leur école, ils passent facilement et naturellement à l'aversion des doctrines que ceux-ci professent. Inutile désormais de vouloir leur faire entendre raison là-dessus.

Déraisonnables dans leurs antipathies, les hommes, dont nous nous occupons, ne le sont pas moins dans les sympathies qu'ils étalent complaisamment en faveur de tels autres écrivains. Un rien les a prévenus contre une école franchement catholique ; un rien aussi les passionne d'admiration pour une école dont les tendances sont dangereuses ou au moins équivoques : ils s'en font les disciples très-fervents. Ainsi fixés dans le camp qu'ils croient avoir choisi, mais dans lequel en réalité ni le bon sens ni la raison ne les a placés, ils se nourrissent uniquement des doctrines de leurs maîtres et ne veulent pas qu'on leur con-

seille de toucher à autre chose. Leur en faire la simple proposition les irrite presque. Qu'on ne leur demande point d'étudier, de lire au moins quelques-unes des pages écrites par ces catholiques qu'ils appellent exagérés, fanatiques, qu'ils abhorrent sans aucunement les connaître ; ils s'y refuseront avec une opiniâtreté décourageante et finiront par alléguer qu'ils n'ont nul besoin de voir les choses de plus près ; qu'à priori ils soupçonnent tout ce que peuvent dire ces catholiques.

A ceux qui ne partagent pas leur manière de voir et qui les combattent, ils ne se hâtent pas de répondre, ils l'évitent autant qu'ils peuvent ; leur tactique est de mettre tout en œuvre pour leur imposer silence. Ils persécutent donc, un peu directement parfois, le plus souvent sans paraître y toucher. Dans l'ombre, ils ourdissent des trames et commettent mille petites iniquités contre leurs contradicteurs, car à leurs yeux tout ce qui va à l'encontre de leurs idées tend à troubler l'ordre et la paix, à blesser la charité et porte atteinte à la religion.

Si parfois ils se lancent dans une discussion, ils n'y mettent ni franchise, ni loyauté. Ils discutent, non pas comme il est permis et comme c'est un devoir de le faire, dans le seul intérêt de la vérité et de la justice, mais avec le parti pris de ne se rendre sur aucun point, d'avoir toujours raison ou mieux de paraître avoir toujours raison. Ils dévoreraient tout : contradictions, non sens, absurdités, plutôt que d'admettre que leurs adversaires ont la vérité pour eux. Complètement à bout d'arguments, même des plus pauvres, ils ne mettent pas bas les armes, mais ils recourent aux injures, aux insultes, aux outrages ; ils feraient même brûler à petit feu, s'ils le pouvaient, l'impertinent qui les a acculés dans une impasse.

Tels sont les procédés de nos modérantistes que dominent les préjugés et de mauvaises petites passions. Ils sont très flexibles, fort radoucis, faiseurs de courbettes en présence des ennemis déclarés de la religion ; ils les ménagent beaucoup ; mais ils sont sans miséricorde pour les importuns qui affirment carrément la vérité et qui veulent maintenir ses droits intacts. Que Dieu ait pitié d'eux et qu'il daigne les éclairer. *Cæci sunt et duces cæcorum*.

Rien de nouveau à noter depuis notre dernière Revue, pas même à propos des séances du Parlement fédéral.

Depuis l'ouverture du Concile, tous les catholiques bien pensants ont eu à gémir sur plusieurs correspondances romaines adressées au journal parisien, le *Français*, que Mgr. d'Orléans affectionne d'une façon particulière. Les indiscretions, les faits déguisés et présentés sous un faux jour, les propos peu respectueux à l'égard de Pie IX et du Concile, quoique sucrés autant que possible, y fourmillent. Il est aisé de voir là la continuation d'une honteuse intrigue qui a toujours les mêmes chefs. Une lettre que le saint et savant évêque de Laval, Mgr. Wicart, écrivit de Rome, à la date du 7 février, à M. Descars, rédacteur de la *Semaine religieuse* publiée dans son diocèse, jette un nouveau jour sur ces menées et révèle des choses bien tristes relativement à Mgr. d'Orléans. M. l'écrivain du *Journal de Québec*, si perspicace et d'une science théologique si remarquable, fera bien de lire cette lettre et de la méditer un peu ; la voici :

" Il est toujours question dans le diocèse de Laval de Mgr. Dupanloup. Eh bien ! il faut en fuir. Je déclare ici devant Dieu, et prêt à paraître à son jugement, que j'aimerais mieux mourir, tomber mort sur le champ que de suivre l'Évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et où l'autorité qu'on lui suppose entraîne une partie de mes diocésains. Vous ne savez pas ce qu'il fait, vous ne savez pas ce qu'il dit ici, ni ce que font et ce que disent ses adeptes. Moi, je le sais, je l'entends de mes propres oreilles, je le vois de mes yeux. Non ; plutôt mourir à l'instant même que de prêter la main à ces desseins et à ces manœuvres inqualifiables ! Je le dis et je le